



LE MOUVEMENT DES VAGUES EMPORTE LES ESPRITS



Adejoke Tugbiyele « *Shifting the Waves The Mask The Boat The Broom The Box* », 1-54, London © MarynetJ

C'est sous le porche de la majestueuse Somerset House qui accueillait la foire 1:54 à Londres du 5 au 8 octobre 2017 que l'artiste nigériane Adejoke Tugbiyele a présenté sa nouvelle performance *Shifting the Waves : The Mask, The Boat, The Broom, The Box* au regard d'un public déjà bien averti.

Représentée par la October Gallery de Londres, l'artiste n'a pas présenté ses sculptures les plus notables entre les murs, mais a décidé de les mettre en action par son corps dans ce qu'elle a annoncé comme une performance «explorant le pouvoir de libération et de transformation du

mouvement dans la décolonisation des structures institutionnelles et religieuses entre l'Afrique et l'Occident.» Annoncée, et à première vue particulièrement éloquente dans le cadre de ce bâtiment néoclassique qui longe la Tamise, artère de commerce de l'empire britannique pendant la période coloniale.



Adejoke Tugbiyele « Shifting the Waves The Mask The Boat The Broom The Box », 1-54, London © MarynetJ

En cette fin d'après-midi du samedi 7 octobre, le rendez vous est donné dans le courtyard de la Sommerset House. L'artiste arrive discrètement malgré l'immense masque de fils de fer sculptés qui lui recouvre la tête et les épaules. Il s'agit de son costume *Double Life: Mask #2*. En la voyant, le public éparse se rassemble autour d'elle. Elle porte dans ses bras une autre sculpture, une *boom box* recouverte d'une structure aux formes aquatiques faites d'épines de palmiers peints de bleu et d'argenté. De cette sculpture *Sound Box* sont émises de faibles notes de musique. L'artiste dépose délicatement *The Mask* et *The Box* sur les marches de marbres puis les contemple silencieusement, donnant ainsi le temps à notre regard de se porter sur le reste des éléments de son costume.

Sur son dos est accrochée une petite structure faite des mêmes tiges tissées en forme de barque. Mise en relation avec les problématiques annoncées, cette sculpture nommée *Love Boat 2.0* évoque, dès le premier regard, la forte et dramatique symbolique dont est porteuse l'image du bateau. Courbée, l'artiste porte visiblement cette symbolique qui a su s'imposer à travers les âges et les géographies comme le sombre spectre des négriers, des navires meurtriers d'explorateurs, ou encore plus récemment, des embarcations de migrants. Épine dorsale de ces événements, les flots ont eux aussi leur part de triste symbolique. *Love Boat 2.0* s'en fait le témoin car porté, selon les mots de l'artiste qu'elle m'adressa par la suite, de façon à ce qu'il « souligne [sa] propre colonne vertébrale. Un backbone étendu avec des antennes. »



Adejoke Tugbiyele « *Shifting the Waves The Mask The Boat The Broom The Box* », 1-54, London © MarynetJ

Toujours penchée sur ses sculptures, l'artiste procède solennellement à la suite de sa performance. De longs murmures nous proviennent, que très peu audibles. Un moment de recueillement que l'artiste me décrit par la suite comme un temps qu'elle a voulu consacrer aux événements survenus une heure plus tôt, devant le Muséum d'histoire naturelle de Londres, où un homme a fatalement foncé dans la foule avec son véhicule faisant de nombreuses victimes. « J'ai fait un espace tranquille pour être conscient de la violence et de la menace pour la vie humaine. [...] Une partie de l'amour est de comprendre la souffrance des autres.»

Petit à petit, la musique de *Soundbox* se fait entendre. Il s'agit du titre Hip-hop *Quiet Dog* de Mos Def. La *boom box* fait œuvre d'objet iconographique pour ce genre musical qui, selon l'artiste « une fois tourné dans le monde entier, résonne aussi fort à Ikeja, Peckham et Guangzhou. [...] Là où les notions de résilience et de fluidité se retrouvent dans les compositions lyriques de *Quiet Dog* de Mos Def, il existe de solides parallèles entre le développement de la musique rap et du *pidgin*, cette méthode tonale de chant qui prend la forme de questionnement (à l'image de *Water No Get Enemy* de Fela Kuti) et qui perturbe les systèmes et les structures établies », ces méthodes d'oppression et la répression. De cette déstructuration intrinsèque à cette musique s'ensuit une lente danse dont chaque mouvement est autant de pas improvisé que longuement réfléchis. Les gestes de l'artiste sont amplifiés par deux balais qu'elle a attrapé au préalable dans chaque main. Ces balais sont ceux habituellement utilisés en Afrique occidentale, ils sont également formés de tiges de palmier qui ont été rassemblées et nouées en gros fagots, à la seule différence qu'ici, ils sont eux aussi recouverts eux de couleur métallique. Adejoke Tugbiyele a nommé ces deux balais *Same Sex 2.0* en regard de la trop figée dualité entre les genres et les sexualités. « L'énergie à deux esprits (masculins et féminins) qui peuvent être incarnés et célébrés plutôt que d'être en rivalité. La route vers l'égalité commence en regardant dans le miroir. »

Tous ces éléments, dont la peinture argenté camoufle le matériaux premier dans lesquels ils sont construits évoquent des outils technologiques. Par l'usage qu'elle fait de ces éléments dans ses mouvements comme, l'artiste détourne cette habituelle dualité entre les matières



organiques des techniques traditionnelles avec les artefacts de l'industrialisation qui se veut gage d'une prétendue modernité. Elle dit, ce concernant, « Mes gestes et les sons que je fais avec les balais métalliques *Same Sex 2.0* évoquent un nettoyage spirituel, se déplaçant poétiquement comme de l'eau contre les feux, une envolée et une liberté en mouvement. [...] Je les ai coloré d'argent pour évoquer la lumière, la vitesse, un futurisme qui s'implique

dans les idées que nous portons souvent sur les anciennes structures et de traditions. [Ces éléments] soulèvent des questions sur la façon dont nous equilibrons l'homme avec la nature, tout en valorisant les formes hybrides ou en interrogeant les notions préconçues de ce qui est ou n'est pas authentique. [...] » Adejoke Tugbiyele fait donc preuve d'un détachement certain sur certaines notions trop galvaudées et cherche à les revisiter, mais elle n'hésite certainement pas à prendre position dans ces jeux de dualités. « Nous sommes davantage hyper-conscient de notre interconnexion dans un monde mondial, en termes socio-politiques, technologiques et économiques. Cependant, il existe une dimension spirituelle, psychique qui demande à rattraper cette réalité. »

L'artiste entrechoque ses balais pour les mettre en résonance et brasse l'air avec patience et minutie pour y nettoyer toute trace d'ondes négatives. Elle tend ses balais à des personnes du public qui improvisent à leur tour des gestuelles « comme des baguettes rituelles qui «flashent les esprits» [...] » En utilisant sa « boîte vocale naturelle » Adejoke Tugbiyele commence à chanter une chanson de *pidgin* chrétien s'étonnant elle même d'une telle improvisation. Soudainement très mesurée, elle s'allonge au sol et commence à effectuer de sensuels mouvements de vague avec son bassin, donnant à la barque dans son dos l'impression de s'animer sur une mer houleuse.



Adejoke Tubiyeye « *Shifting the Waves The Mask The Boat The Broom The Box* », 1-54, London © Marynet J

« Je m'inspire de la spiritualité yoruba et de l'expérience noire – considérant des divinités telles que Osun et Yemoja la déesse de la rivière [...] Je tente d'éveiller le pouvoir universel de l'amour qui coule comme une rivière, de rendre hommage aux sacrifices de nos ancêtres. J'honore mon voyage personnel avec l'eau. [...] et j'étudie les gestes qui puisent dans les désirs sexuels, spirituels, célestes et rythmiques. » Adejoke Tubiyeye

Dans cette fable du voyage des vagues – qui pourrait ne pas paraître limpide pour autant aux yeux des spectateurs -, l'artiste consacre chacun de ses mouvements à faire évoquer, à la fois physiquement et psychiquement ce que l'élément eau a comme généreux en terme de fluide de transmission et d'enseignement. « Tout ce qui nous constitue est d'eau ; elle nous nettoie, nous emporte, nous transporte et nous transforme. » De cette transformation, Adejoke Tubiyeye n'omet pas de nous rappeler la part de cruauté. Ces flux transportèrent des vaisseaux qui ont aliéné les esprits et sont encore malheureusement aujourd'hui par héritage, de tristes porteurs d'espoirs de survie.

[Adejoke Tubiyeye est également présente dans la nouvelle édition papier **IAM #3 – Nigeria**]

18.10.2017 – Article de Marynet J – Images: Marynet J.

More about Marynet J Marynet J is an alumni of the RAW Academy Dakar session 1 and graduated in Art Essays and Criticism from Université de Strasbourg. As an art critic and a theorist she published for *Ososphère, RadaR essai-critique, Cinewax and IAM*. She takes part of the organization of the performance festival *KinAct in Kinshasa and InAct in Strasbourg*. Through a panafrikan and post-digital gaze she studies allegorical memetic imagery on the Internet and in urban networks, African traditional knowledges, decolonial aesthetics, virtual and IRL cosmogonies, as well as computational subjectivations that draw the image of a connected future. Marynet J's productions cross disciplines and geographies to dissect the imagery of her generation, that of millennials.